

# LE TRANSNATIONALISME À DEUX VITESSES : LA BIPOLARITÉ DE LA GLOBALISATION ET SES EFFETS NÉFASTES

Amaury Dehoux

*FNRS/Université catholique de Louvain*

- 14 Il est possible de proposer une lecture simple de la globalisation en des termes économiques. Ce processus consisterait dans l'extension du capitalisme et du libéralisme au monde entier, ainsi que dans la transformation du globe terrestre en un vaste marché unique.<sup>1</sup> Une telle lecture de la globalisation pose alors le transnationalisme comme un des paradigmes définitoires de celle-ci. Il faut entendre ce transnationalisme suivant deux acceptions complémentaires. Le premier sens emphatise la valeur transversale de ce paradigme. La globalisation autorise en effet le flux, la circulation des biens et des personnes à travers les différentes nations de la planète. Il en résulte que les grandes entreprises et les groupes financiers dominants ne limitent pas leurs activités à un territoire national ; ils les conçoivent nécessairement dans une optique internationale. Pour sa part, le deuxième sens du transnationalisme porte sur la dimension transcendantale qui accompagne ce concept. De cette façon, conformément aux principes de l'économie libérale, les gouvernements nationaux doivent restreindre au maximum leurs interventions quant à la réglementation du marché —c'est l'idée même de la dérégulation, qui est exemplaire dans sa formulation. Il convient d'identifier là un certain dépassement de la nation qui connaît une réduction de son champ d'action et qui tend à s'effacer devant la prétendue autonomie du commerce international.

Par cette double valeur qui lui est attachée, le transnationalisme est censé participer au projet d'homogénéisation qui est tenu pour sous-jacent à la globalisation du marché. L'expansion mondiale du capitalisme suppose en effet que le monde se conforme à un modèle économique unique. Il en découle qu'une série de principes, de pratiques et même d'enseignes dits capitalistes se voient diffusés depuis les promoteurs de ce modèle—principalement localisés aux Etats-Unis et en Europe—vers tous les points du globe, qui tend par là à être saturé de leur présence—il faut recon-

naître ici les thèses de la *McDonaldisation* (Ritzer). En ce sens, il paraît légitime de noter l'uniformisation du monde dans son fonctionnement et ses symboles financiers. Une telle uniformisation possède évidemment son moment paradigmatique dans l'histoire. Il s'agit de la chute de l'URSS et de la dissolution du bloc communiste, lesquelles marquent la fin de la dichotomie partageant la planète en deux régimes économiques distincts. Cet événement contribue dès lors à renforcer le discours qui considère le monde capitaliste global comme un tout homogène, voire unipolaire.

Il convient toutefois de ne pas exagérer cette uniformisation. Que le capitalisme et ses agents soient devenus globaux ne signifie pas pour autant qu'ils produisent un résultat homogène. Plus précisément, il serait totalement faux de confondre la fin de la dualité entre le capitalisme occidental et le communisme soviétique avec la disparition de toute polarité à l'échelle planétaire. Il apparaît au contraire que la globalisation économique engendre une polarisation spécifique entre le Nord et le Sud, le centre et la périphérie—*mutatis mutandis*, une telle dichotomie reportée au niveau international la dualité qui, dans les thèses marxistes, oppose la bourgeoisie au prolétariat, l'exploiteur à l'exploité. Cette bipolarité répond parfaitement aux besoins d'une économie libérale globalisée : pour se révéler à la fois efficaces et structurants, les flux doivent être orientés entre différents pôles. Or, par essence, les pôles du capitalisme ne sont pas tous égaux. En tant que centre, le Nord est logiquement dans une position dominante, tandis que le Sud, assimilé à la périphérie, se voit réduit à un rôle subalterne. À ce titre, les flux sont loin d'être indifférenciés ; ils sont informés par un rapport de force qui joue nécessairement en faveur du Nord et, *ipso facto*, au détriment du Sud—en un jeu circulaire, le centre utilise sa supériorité initiale pour dessiner un système qui maintient ou agrandit le déséquilibre qui l'avantage. En raison de cette polarisation, le transnationalisme lui-même n'est pas uniforme. Il doit plutôt être défini comme différentiel : il génère une interdépendance et une internationalisation du marché qui n'affectent pas de la même manière les habitants et les nations situés dans le centre ou dans la périphérie du système capitaliste. Tel qu'il est figuré dans une série de romans contemporains internationaux, ce transnationalisme différentiel s'institue dès lors comme le fondement même de la représentation et de l'herméneutique de deux dérives reliées à la globalisation—le tourisme sexuel et le terrorisme.<sup>2</sup> Respectivement intitulés *Le Jardin de l'aveugle* (*The Blind Man's Garden*, 2013), *Le Cycliste* (*The Cyclist*, 2002), *Plateforme* (2001) et *Vers le sud* (2006), les romans de Nadeem Aslam, Viken Berberian, Michel Houellebecq et Dany Laferrière sont ainsi autant de vignettes qui donnent à lire les procès interprétatifs appelés par le dessin fictionnel du transnationalisme et des réactions humaines qu'il suscite.

\* \* \*

Ces quatre romans formulent d'emblée une leçon commune. Dans la description qu'ils offrent du Sud, ils montrent comment le transnationalisme rencontre en péri-

phérie des conditions hautement favorables à une survalorisation de la transcendance des nations. En effet, au sein de ces différentes œuvres, les pays du tiers-monde sont systématiquement présentés comme des entités fortement déficientes. Une telle défaillance est d'ailleurs particulièrement visible à partir du moment où elle est envisagée au regard de la conception moderne de l'Etat-nation.<sup>3</sup> De cette façon, telle qu'elle est caractérisée dans les fictions de Laferrière, Houellebecq, Aslam et Berberian, la périphérie se révèle irrémédiablement dénuée de dispositifs étatiques capables de faire régner l'ordre et d'organiser structurellement le pays. Autrement dit, les nations du Sud paraissent la proie d'un véritable chaos institutionnel, qui s'instaure également comme un facteur problématique dans une optique économique. Ce chaos condamne ainsi les pays de la périphérie à demeurer des acteurs faibles du capitalisme mondial, des pôles complètement submergés par les flux transversaux qui se déploient à la surface du globe. Comme le soulignent implicitement ou explicitement les romans, cette situation se donne alors à travers un contraste saisissant avec les pays du Nord, qui, tout en prônant et en actualisant le transnationalisme de la globalisation, conservent des Etats-nations suffisamment forts pour entretenir les flux et pour canaliser leurs composantes—notamment lorsque celles-ci tendent à ne plus agir dans l'intérêt des pôles dominants du capitalisme.

16

Dans *Vers le sud*, Laferrière use de notations éparses et brèves pour indiquer le chaos politique qui caractérise Haïti.<sup>4</sup> En un jeu métonymique, une allusion aux tontons-macoutes suffit à évoquer la dictature établie par les Duvalier. Ces milices fonctionnent comme le symbole d'un régime qui n'agit pas dans l'intérêt de la nation, mais qui sert uniquement l'individu au pouvoir et ses alliés. Destinées à opprimer le peuple, les forces de l'ordre donnent une image contraire à celle qui est attendue dans un pays moderne. Elles offrent en effet la vision d'un Etat inapte à assurer la sécurité de ses citoyens et, *de facto*, de la nation. Une telle vision se voit encore renforcée par l'enquête policière qui porte sur le meurtre d'un jeune prostitué. De cette manière, malgré ses investigations, l'inspecteur ne parvient pas à trouver le coupable. Cet échec constitue alors le signe d'une institution étatique défectueuse qui n'est pas en mesure de maintenir ou de rétablir l'ordre. Il faut même noter que cette carence paraît profondément ancrée dans la politique haïtienne : l'inspecteur déclare ainsi avoir découvert de nombreux coupables au cours de son enquête, mais ne pas les avoir arrêtés, dans la mesure où ils n'étaient pas liés à son affaire. Présentant ce geste comme un choix éthique, qui correspond ironiquement à une absence de tout sens de la justice, ce personnage allégorise l'impunité et la corruption qui régissent en Haïti. Ces traits sont également rappelés par Fanfan : après avoir signalé que, dans son pays, les citoyens ne peuvent pas s'enrichir grâce à leur travail, il indique que les seules personnes qui ont fait fortune sont celles qui ont volé l'argent public. En d'autres termes, l'économie nationale se voit minée par quelques individus qui n'hésitent pas à s'enrichir malhonnêtement au détriment d'Haïti et de son développement. La nation et le peuple semblent dès lors condamnés à une misère structurelle qui, dans les romans, se voit subtilement opposée à l'opulence des différents étrangers—essen-

tiellement nord-américains et français—qui résident en Haïti. En un certain sens, ceux-ci personnifient non seulement les États-nations forts auxquels ils appartiennent, mais aussi leur maîtrise des flux. Ils se présentent comme le produit même de la circulation des biens et des personnes, qui leur permet de se rendre en Haïti et d'y transposer la position économique dominante qu'ils partagent avec les pays du Nord dont ils proviennent. Ils amènent la nation haïtienne à littéralement intérioriser la polarisation sous-jacente au capitalisme global.

Une telle intériorisation se voit rendue encore plus explicite dans *Plateforme* de Houellebecq.<sup>5</sup> En effet, au cours de la première partie du roman, le voyage organisé de Michel en Thaïlande autorise le personnage à formuler une série d'observations sur l'histoire politique et sur la situation contemporaine de ce pays du tiers-monde. Une de ses remarques se révèle alors particulièrement significative au regard de la polarisation qui accompagne la globalisation économique. S'intéressant au passé de cette nation asiatique, le narrateur explique ainsi que, grâce à une conjonction de facteurs favorables, elle a connu la stabilité, la prospérité et la paix durant plusieurs siècles. Il ajoute ensuite que l'affaiblissement de la Thaïlande et son intégration au tiers-monde sont précisément liés à son entrée dans la modernité et dans l'économie de marché. Subitement submergée par les flux financiers et par les exigences du transnationalisme, la nation thaïlandaise n'a pas pu développer un État capable de la protéger et d'en faire un pôle central de la globalisation. De cette manière, elle a été touchée par une sévère crise économique qui a conduit à une importante dévaluation de sa monnaie et qui l'a définitivement reléguée à la périphérie des pays du Nord et de leurs devises fortes. En outre, comme le souligne une connaissance de Michel, cette marginalisation économique est largement favorisée par le gouvernement qui se laisse aisément corrompre, en admettant par là qu'il ne se soucie pas réellement de redresser financièrement le pays dont il a la charge. Placée dans un cercle vicieux qui tend à la perpétuer, la pauvreté de la Thaïlande entre ultimement dans une tension évidente avec la situation des nombreux Occidentaux qui interagissent avec cette nation. A ce titre, selon une radicalisation de la polarisation qui oppose le Sud au Nord, l'origine européenne des protagonistes les assimile nécessairement, pour les autochtones, à des individus riches. Si, comme en témoigne le personnage de Lionel, la réalité est plus complexe une fois qu'elle est replacée dans le seul cadre français, elle n'en possède pas moins une certaine vérité dans une optique internationale. Avec leur salaire européen, les touristes occidentaux jouissent d'un pouvoir d'achat hors normes au regard du coût de la vie en Thaïlande. De même, à une échelle supérieure, les investisseurs étrangers tirent eux aussi profit de ce déséquilibre entre les moyens élevés dont ils disposent et les frais relativement bas qu'ils doivent engager pour s'implanter dans ce pays du tiers-monde. A travers le parcours de Michel, *Plateforme* figure justement ces deux formes que peut prendre le transnationalisme différentiel—ce roman est à la fois la fable du tourisme et de l'investissement polarisés.

Ce déséquilibre entre Nord et Sud se traduit en des termes extrêmement violents dans *Le Cycliste* de Berberian.<sup>6</sup> A plusieurs reprises, ce roman emphatise les diffi-

cultés qu'éprouve le Liban à se constituer comme un Etat-nation. En effet, loin de se confondre avec une ethnie ou une religion unique, ce pays constitue une mosaïque de cultures et de confessions, qui sont amenées à cohabiter au sein d'un même territoire. Une telle cohabitation suppose inévitablement une structure étatique forte qui doit maintenir l'unité de la nation, en veillant à faire régner l'ordre entre les différents groupes qui la composent. Comme le mentionnent très justement divers commentaires du narrateur, l'Etat libanais a néanmoins failli à sa mission, étant donné qu'il n'est pas parvenu à contenir les tensions communautaires. Il en a résulté une véritable guerre civile qui a actualisé un déchirement littéral de la nation—de façon remarquable, le protagoniste évoque d'ailleurs la ligne qui a divisé la ville de Beyrouth en deux parties distinctes, l'une étant musulmane, l'autre chrétienne. Parallèlement à cette désintégration étatique, le Liban a également connu une détérioration économique, dans la mesure où sa monnaie a considérablement été dévaluée. Cette double déliquescence conduit dès lors à un affaiblissement général du Liban

- 18** sur la scène internationale. Ce pays est rejeté dans la périphérie parce qu'il ne peut pas s'instaurer comme un pôle comparable aux Etats-nations du Nord. Par rapport à ceux-ci, il occupe une position d'infériorité, qui tend même à s'assimiler à une forme d'inféodation sur les plans tant économique que politique. D'un point de vue économique, il faut ainsi noter que les dollars américains circulent aussi au Liban et que les autochtones préfèrent largement cette devise à leur monnaie nationale, qui a beaucoup moins de valeur—il n'est pas possible de dire mieux la conscience locale de la polarisation globale. D'un point de vue politique ensuite, le narrateur rappelle que, durant la guerre civile, les forces armées européennes et américaines sont intervenues au Liban pour pallier les carences de l'Etat national, qui semblait incapable de restaurer la paix. Autrement dit, l'hégémonie économique du Nord se double d'une domination militaire qui explicite parfaitement le jeu du transnationalisme différentiel. Tandis qu'un pays périphérique n'est même plus apte à gouverner son propre territoire, les Etats-nations centraux sont tellement puissants qu'ils peuvent se permettre de gérer les problèmes du Sud—quoique tous impliqués dans la globalisation, ils n'y participent pas de la même manière : le Liban subit le transnationalisme, les Etats-Unis et l'Europe l'orientent.

Par sa violence et par les traits qu'elle convoque, le contexte que décrit *Le Jardin de l'aveugle* se révèle très proche de celui dessiné par le roman de Berberian.<sup>7</sup> Ainsi, dans le récit d'Aslam, l'Afghanistan se voit d'emblée présenté comme une nation antimoderne tant par les discours occidentaux que par les propos des autochtones. Avec des connotations tantôt positives, tantôt négatives, ce pays est dit unique en ce sens qu'il n'est pas régi par une législation humaine, mais qu'il est soumis à la loi de Dieu. Les talibans ne prêtent aucune importance aux intérêts de la nation, qui s'effacent devant la volonté d'Allah, une force littéralement transcendante. De cette manière, les dirigeants afghans imposent un régime de terreur dénué de toute valeur unificatrice pour le peuple, qui est opprimé et qui ne se reconnaît pas dans ses supposés leaders. Dans le fond, l'Afghanistan se révèle donc un pays totalement divisé entre les talibans

et le reste de la population. D'ailleurs, une fois qu'ils obtiennent des armes de la part des Américains, les civils afghans n'hésitent pas à se rebeller contre leurs anciens chefs, en rendant par là clairement visible la fracture latente qui caractérise leur pays. En elle-même, la force militaire des talibans n'est guère plus unifiée. Loin d'être une armée étatique, elle s'organise plutôt selon un mode tribal : il existe différents seigneurs de guerre, qui mènent chacun leur propre stratégie de combat, parfois avec des intérêts divergents—la division est généralisée. Un tel mode de fonctionnement se situe évidemment aux antipodes de celui prôné par l'armée américaine, que figure également le roman d'Aslam. Les troupes militaires des Etats-Unis apparaissent en effet hautement centralisées : les différentes unités sont coordonnées et elles agissent toutes dans la même direction—capturer ou éliminer les talibans et les leaders d'Al-Qaïda. Ce premier contraste est encore renforcé par l'écart qui se manifeste entre les moyens logistiques dont dispose chacune des deux armées. D'un côté, les Américains sont dotés de technologies de pointe—ils utilisent notamment les bombardements par avion afin d'éviter au maximum les pertes dans leurs rangs. De l'autre, les talibans ont souvent recours à des armes de contrefaçon, généralement fabriquées artisanalement, comme le note Mikal au début du récit—ils n'ont par ailleurs rien pour répondre aux attaques aériennes. Il semble dès lors pertinent d'appréhender ce double contraste comme une métaphore des pouvoirs respectifs du Nord et du Sud. Les nations périphériques sont affectées de défauts structurels et matériels qui les handicapent dans leurs rapports avec les pays du Nord. A l'inverse, les Etats centraux possèdent toutes les ressources nécessaires au maintien du transnationalisme et de leur hégémonie au sein de celui-ci. Ils usent de leur position dominante pour dissoudre toute contestation de l'ordre économique global—comme le rappelle avec justesse Aslam, la guerre d'Afghanistan qu'il évoque fait suite aux attentats du 11 septembre, qui marquaient une attaque contre les Etats-Unis en tant que symbole du capitalisme mondial et de son impérialisme.

\* \* \*

Face à cette asymétrie dans les rapports du centre à la périphérie, les romans figurent une première réponse qui consiste dans l'alignement ou l'ajustement des pays du Sud.<sup>8</sup> Par là, il faut comprendre que ceux-ci acceptent leur position de dominés et qu'ils cherchent à répondre au mieux aux attentes que le capitalisme mondial et les pays du Nord formulent à leur égard. Une telle stratégie d'alignement peut s'actualiser et s'expliquer tant au niveau du gouvernement que de l'individu. Ainsi, les Etats périphériques étant faibles et/ou corrompus, notamment par les puissances du Nord, ils ne proposent aucune alternative économique viable au système capitaliste et, *de facto*, ils amènent à considérer l'ajustement comme la seule possibilité disponible. De la même manière, comme l'Etat national se révèle inefficace et qu'il ne peut assurer leur subsistance, certains individus se montrent particulièrement récep-

tifs aux sollicitations du capitalisme mondial, qui leur offre une voie pour survivre. Aussi bien à l'échelle du gouvernement que de l'individu, le choix de l'ajustement se voit alors assimilé à une forme de réalisme—qui pourrait également être tenue pour du fatalisme. Les partisans de l'alignement affirment en effet que, dans la mesure où la globalisation économique est inévitable, il vaut mieux s'en accommoder et tenter d'en tirer un profit minimal, plutôt que de s'épuiser dans une lutte inutile contre elle—en d'autres termes, l'ajustement joue d'une acceptation assumée du transnationalisme différentiel. De cette façon, en s'alignant, les pays du Sud se soumettent complètement aux flux dirigés par les nations du Nord. Il en ressort un double effet pervers. D'une part, l'économie du tiers-monde devient totalement dépendante du Nord et de ses besoins pour se maintenir. D'autre part, la non-maîtrise des flux suppose une fuite des bénéfices réels de l'ajustement : la plus-value des activités de la périphérie, qui peut être importante, ne lui revient pas, mais va gonfler les centres du système capitaliste mondial. Il ne reste aux nations du Sud qu'un profit partiel, lequel

**20** se traduit par l'enrichissement de quelques individus qui se situent dans une position d'intermédiaires ou de privilégiés entre la demande du centre et l'offre de la périphérie—autrement dit, le bénéfice est individuel, et non pas national. Le tourisme sexuel peut se lire comme l'illustration paradigmatique de cette stratégie d'alignement et de ses traits définitoires. Activité souvent souterraine, qui ne fait pas l'objet d'une réglementation officielle, cette pratique ne sert que les personnes capables de fournir aux touristes occidentaux ce qu'ils sont venus chercher et consommer—des jeunes corps masculins ou féminins désirables.

Même s'il ne porte pas sur le tourisme sexuel, *Le Cycliste* propose une série de notations remarquables quant à la stratégie d'alignement du Liban. Ainsi, tandis qu'il déambule en taxi à travers Beyrouth, le narrateur souligne qu'il existe bien des enseignes américaines dans les rues de cette ville—le Starbucks, l'Uncle Sam's. Comme il l'admet avec lucidité, il faut voir là le signe d'une globalisation dominée par les puissances du Nord et, majoritairement, par les Etats-Unis. Il en vient même à définir la forte présence des franchises américaines comme une sorte de colonisation jouissive, qui passe par la nourriture : de cette manière, il déclare que le Liban se laisse avec plaisir conquérir par les gaufres, les frites ou les crêpes en provenance de l'Amérique du Nord. A cette première forme de colonisation, il en oppose alors une deuxième, qui repose sur l'occupation militaire et qui se révèle bien moins tolérable pour les populations locales. Parce qu'il les lie sous une même dénomination—le colonialisme—le narrateur montre qu'il a parfaitement conscience que ces deux éléments participent néanmoins d'un procès identique : l'intervention américaine ne fait que soutenir la domination économique du Nord, lorsque celle-ci est mise à mal par le contexte local du Sud, au sein duquel elle s'est implantée. Le protagoniste sait en effet que, malgré la jouissance culinaire qu'elles peuvent susciter, les franchises américaines, qu'ils désignent explicitement comme telles, répondent d'abord à des enjeux financiers. Le propre d'une franchise consiste ainsi à transférer un modèle conçu centralement en différents lieux et à rapatrier, en contrepartie du modèle fourni, un bénéfice prélevé

sur les chiffres de vente.<sup>9</sup> Les flux financiers en viennent dès lors à dessiner une boucle : ils apportent un *pattern* depuis le centre vers la périphérie et réacheminent les profits depuis la périphérie vers le centre. En d'autres mots, si le Liban est bien un pôle par lequel passent les flux, il demeure passif, tributaire de l'autre pôle, des Etats-Unis. Une autre remarque du narrateur confirme ce rapport hiérarchique qui joue en faveur du Nord et qui soumet totalement le Liban aux fluctuations du marché, dictées par les intérêts des puissances centrales. Cette remarque concerne les abricots libanais. De cette façon, le protagoniste signale qu'à une époque, ces fruits étaient prisés et vendus sur le marché international, mais qu'ils ne le sont désormais plus. Il explique ce retournement, en notant laconiquement que les termes du marché se sont déplacés en défaveur du Liban. Par ses propos, il pointe donc explicitement les limites de la stratégie d'alignement prônée par son pays d'origine : celle-ci n'offre aucune garantie au Liban, puisqu'elle le rend complètement dépendant d'une demande sur laquelle il n'a aucune prise. En rappelant que les Etats-Unis constituent le premier producteur d'abricots au monde, le narrateur va même plus loin, puisqu'il suggère que ce pays est le réel bénéficiaire d'une telle évolution du marché. Autrement dit, bien qu'il ne le formule pas explicitement, il invite à tenir la bipolarité du capitalisme global comme l'explication ultime de la situation : en acceptant le transnationalisme différentiel, la nation libanaise entre dans un jeu qui se fait au détriment d'elle-même et qui modifie ses termes—ici, la loi de l'offre et de la demande—uniquement en fonction du centre auquel elle n'appartient pas.

Pour sa part, *Vers le sud* illustre cette question de l'ajustement et de ses problématiques à travers le tourisme sexuel. Parmi les personnages du roman de Laferrière, se trouvent ainsi plusieurs jeunes Haïtiens déclassés, qui ont rapidement quitté l'école : ceux-ci sont convaincus que le fait d'apprendre ne peut leur servir à rien, dans la mesure où le système haïtien ne leur offre aucune perspective d'ascension sociale. Comme ils le disent sans fard, pour gagner leur vie, ils préfèrent se tourner vers les femmes et le sexe, qui se voit explicitement désigné comme la troisième pointe d'un triangle incluant par ailleurs le pouvoir et l'argent. Ils ont en effet conscience que leur corps constitue un bien demandé par des touristes occidentales âgées qui se rendent en Haïti—essentiellement depuis l'Amérique du Nord—en vue de jouir d'une forme de plaisir charnel exotique. Contestée, voire condamnée par certains personnages, la prostitution à laquelle se livrent ces jeunes garçons se voit d'emblée tenue pour une activité marginale. Albert, le barman, rapproche d'ailleurs cette pratique du trafic de drogue, une telle association se trouvant confirmée par Legba, qui est à la fois dealer et prostitué. Autrement dit, le tourisme sexuel participe bien d'un circuit financier parallèle qui ne nourrit pas l'économie officielle d'Haïti, mais qui rétribue seulement les agents impliqués dans ce trafic. Il est important de signaler que de tels agents ne se limitent pas forcément aux prostitués ; il peut également s'agir d'individus jouant un rôle d'intermédiaire entre les jeunes garçons et les clientes occidentales. A cet égard, il convient de mentionner la figure paradigmatique du patron haïtien d'un hôtel, qui, en vue d'attirer les touristes nord-américaines et de prospérer, autorise les prostitués

à fréquenter son établissement. Ce personnage se comporte donc comme un véritable comprador : autochtone, il favorise l'exploitation de son propre pays par les étrangers du Nord, étant donné qu'il peut lui-même en tirer profit. Le succès des prostituées et la stratégie de l'hôtelier ne doivent cependant pas faire oublier que les véritables maîtres du processus demeurent les touristes américaines. En ce qu'ils sont entretenus par les vieilles femmes, les jeunes Haïtiens laissent clairement voir l'asymétrie qui existe dans leurs rapports : actifs au cours de l'acte sexuel, ils restent passifs sur le plan économique, puisqu'ils dépendent complètement de ces femmes occidentales pour vivre. Une telle dépendance se révèle particulièrement sensible après le meurtre de Legba, qui provoque le départ des clientes américaines : les prostituées sont subitement privées de leur source de revenus et l'hôtel doit fermer ses portes—même s'il est un intermédiaire, le patron de cet établissement ne fait que s'accommoder du flux des touristes sans le diriger ; en tant que membre du Sud, il est toujours amené à ultimement subir le transnationalisme différentiel. Cette asymétrie économique

**22** entre le centre et la périphérie se trouve alors parfaitement synthétisée par les propos d'une touriste occidentale. En comparant les hommes américains, qui possèdent le pouvoir financier et politique, aux hommes haïtiens, qui détiennent la seule puissance sexuelle, elle livre une allégorie de la bipolarité qui place le Nord dans une position dominante au regard du capitalisme mondial. Il faut même ajouter qu'en tant que représentantes de la société des hommes américains, auxquelles elles sont souvent mariées, ces femmes personnifient la capacité du Nord à exploiter le Sud pour obtenir la puissance sexuelle qui lui fait défaut. En ce sens, Albert peut bien assimiler les touristes à une nouvelle armée d'occupation : mobilisant une métaphore qui, à l'instar du narrateur de Berberian au sujet des franchises américaines, évoque le colonialisme et l'impérialisme, le barman appréhende le tourisme sexuel comme le symbole d'une nation, les Etats-Unis, qui, à l'image de ses habitants, investit Haïti en ayant pour seul objectif la satisfaction de ses propres besoins.

*Plateforme* pousse à son paroxysme la représentation du tourisme sexuel entendu comme une stratégie d'ajustement. A l'instar du roman de Laferrière, celui de Houellebecq convoque également la situation économique déplorable du tiers-monde comme la source même de la prostitution en Thaïlande et à Cuba, où Michel se rend aussi. Le protagoniste explique ainsi qu'en raison du niveau extrêmement bas de leur salaire, les Cubains ne peuvent se contenter d'avoir un seul métier et que, pour survivre, ils doivent se livrer à une deuxième activité liée au tourisme—la prostitution fait évidemment partie de ces activités. Cela est illustré de manière exemplaire par la femme de ménage avec laquelle Valérie et Michel couchent : pour sa performance sexuelle, elle touche une somme équivalente à celle que son métier officiel lui vaut en un mois. Une leçon identique s'attache au tourisme sexuel en Thaïlande. Les femmes trouvent dans la prostitution une profession bien rémunérée qui leur permet de subvenir à leurs besoins et, souvent, de nourrir leur famille, comme une des hôtesse de charme l'indique à Michel. Au cours d'une soirée à Phuket, celui-ci relève d'ailleurs qu'une nuit de travail peut rapporter aux prostituées un montant similaire au salaire

mensuel d'un ouvrier thaïlandais non qualifié. Même si elles sont avantageuses pour les filles locales, ces sommes présentent toutefois une limite identifiée et exprimée par le protagoniste dans son discours, qui s'apparente très souvent à une véritable sociologie du tourisme sexuel : de telles sommes correspondent toujours au prix que les Occidentaux sont prêts à payer—il s'agit là d'une formulation limpide de l'alignement des individus du tiers-monde sur les conditions imposées par les consommateurs du Nord. Le regard critique que Michel porte sur le tourisme sexuel l'amène alors à proposer un modèle original d'ajustement. En effet, avec beaucoup de cynisme, le protagoniste de *Plateforme* souligne que le tiers-monde et l'Europe occidentale se trouvent dans une « situation d'échange idéale » (252) en matière de sexualité—d'un côté, les populations du Sud ne possèdent rien et sont disposées à vendre leur corps ; de l'autre, les habitants du Nord ont de l'argent, mais ne rencontrent plus de satisfaction sexuelle. Il en conclut que cette situation peut devenir particulièrement rentable pour les investisseurs qui parviendraient à institutionnaliser le tourisme sexuel. Cette idée donne dès lors lieu à la naissance des clubs Aphrodite, fondés par le groupe hôtelier Aurore au sein duquel travaille Valérie. Le dessin romanesque de ces clubs est remarquable dans la mesure où il maximise l'alignement du tiers-monde et la dérive qu'il suppose. De cette façon, la Thaïlande s'ajuste complètement au modèle proposé par le groupe Aurore : comme le précise Jean-Yves, les autorités locales sont tellement désespérées par la crise économique qu'elles sont prêtes à tout accepter pour attirer des investisseurs occidentaux. Elles engagent donc leur nation dans un projet qui est pourtant hautement contestable d'un point de vue éthique. La docilité totale de la Thaïlande rend d'autant plus limpide la dérive qui résulte d'une telle attitude et qui consiste en une soumission illimitée aux diktats du Nord. Avec les clubs Aphrodite, Jean-Yves et Valérie exportent dans ce pays asiatique une formule qui a été établie centralement, dans les bureaux parisiens d'Aurore—*Plateforme* décrit justement une partie des réunions qui conduisent à la création de cette formule. En outre, les investisseurs étant majoritairement français et européens, il est convenu que les vrais bénéficiaires de la formule Aphrodite doivent revenir au centre qui l'a conçue et qui la diffuse—paradoxalement, pour essayer de relancer l'économie nationale, les autorités thaïlandaises sont obligées de perdre le profit engendré par l'activité d'une tranche spécifique de la population locale.

\* \* \*

Ainsi que le montrent ces différents exemples, l'alignement suppose un défaut structurel irrésoluble : loin d'effacer la polarisation du capitalisme mondial et la marginalisation subséquente du Sud, cette stratégie les intègre en son cœur même et elle les perpétue. Comme le traduit littéralement la question du tourisme sexuel, l'ajustement amène les Etats du tiers-monde à se prostituer, à renoncer à leur dignité et à celle de leurs habitants—il suffit ici de rappeler cette prostituée de *Plateforme* qui,

en raison des pratiques étranges et souvent cruelles des Japonais, déteste coucher avec eux, tout en consentant à le faire par nécessité. En d'autres termes, l'alignement comporte une forte violence symbolique. A ce titre, comme l'indiquent les différents romans, il peut devenir insupportable pour certains individus qui tentent dès lors de se déconnecter du système capitaliste.<sup>10</sup> Telle qu'elle est figurée dans les récits, cette déconnexion possède une double caractéristique. Premièrement, elle repose sur une agressivité physique qui se donne comme une réponse à la violence symbolique subie—dans les romans, la déconnexion se confond généralement avec le terrorisme. Deuxièmement, elle ne se fonde pas sur la nation, qui, comme on l'a vu, fait souvent le choix de l'alignement et se révèle toujours trop faible pour contester l'hégémonie du Nord. De cette manière, la déconnexion se tourne vers des forces unificatrices qui transcendent la nation et qui, dans les récits, s'actualisent sous les traits de la religion. Ainsi, sans nier que le fondamentalisme soit une composante du terrorisme religieux, les divers romans présentent également celui-ci comme une réaction aux manquements de la nation et aux excès du capitalisme autorisés par de tels manquements. En définitive, dans la diégèse, le terrorisme religieux s'instaure comme un nouveau transnationalisme qui cherche à se substituer au transnationalisme économique différentiel et qui vise à trouver une forme de compensation aux déséquilibres que celui-ci provoque.

La dimension transnationale du terrorisme est clairement visible dans *Plateforme*. De cette manière, au cours de son récit, Michel signale qu'il existe en Thaïlande des mouvements islamistes soutenus par la Lybie. Même s'il ne le confirme jamais explicitement, tout son discours suggère d'ailleurs que l'attentat qui coûte la vie à Valérie est commis par des mouvements internationaux de ce type. Comme l'atteste la mort de Valérie et de nombreuses autres personnes, cet attentat est d'une grande violence : les terroristes tirent en rafale dans un restaurant avant qu'une bombe n'explose dans un bar. Ces attaques se déroulent en dehors de toute parole humaine, de tout dialogue ; elles passent uniquement par le bruit des armes. En d'autres termes, l'acte constitue son propre message : il traduit radicalement la volonté de déconnexion devant un système insupportable—cette thèse est appuyée par l'assassinat préalable d'une prostituée thaïlandaise et de son client allemand, qui, là aussi, ne comporte aucune revendication et s'institue comme une pure réaction devant l'exploitation et l'alignement que représente le tourisme sexuel. Evidemment, la prostitution est déclarée contraire à l'Islam—en ce sens, l'attentat peut être relié au fondamentalisme. Néanmoins, dans le même temps, cette pratique est contestée par tous les humanismes, même les plus modérés—en cela, l'attaque ne peut se réduire à une lecture suivant le seul fondamentalisme. La réaction ambiguë de la presse française en témoigne : tout en ne cautionnant pas l'attentat, elle condamne irrévocablement les victimes de celui-ci, les touristes sexuels, qui se voient parfois désignés comme des esclavagistes. Par le biais du discours journalistique, le roman de Houellebecq pointe donc l'autre facteur qui, à côté du fondamentalisme, motive le terrorisme : il s'agit d'une action dirigée contre la propension du Nord à disposer du Sud selon son bon

vouloir. En prenant pour cible le lancement de la formule Aphrodite en Thaïlande, les terroristes s'élèvent ainsi contre l'orgueil des centres capitalistes qui se pensent autorisés à véritablement institutionnaliser le tourisme sexuel dans la périphérie. Tendancé à ne plus ressentir aucun frein à leur pouvoir sur le monde, le capitalisme et le Nord se voient ramenés à éprouver la notion de limite par un acte d'une extrême concrétude. La volonté de déconnexion qui anime cet acte prend alors une certaine ampleur, puisque celui-ci engendre la fermeture des clubs Aphrodite, poussant *de facto* le Nord à faire marche arrière. De même, la Thaïlande se voit en partie déconnectée des flux globaux, dans la mesure où, comme le précise un des personnages, elle ne va plus être une destination touristique attractive pendant plusieurs années. Par les retombées particulièrement fortes qu'il donne à lire, le roman de Houellebecq emphatise dès lors les enjeux qui entourent le terrorisme comme pratique de déconnexion.

La volonté de déconnexion est tout aussi palpable dans *Le Jardin de l'aveugle* et elle conduit également au terrorisme. Dans le roman d'Aslam, bien des personnages pakistanais sont en effet en désaccord avec la stratégie d'alignement de leur gouvernement, qui soutient l'intervention de l'armée américaine en Afghanistan. Contre cette alliance militaire—et économique—transnationale, ils prônent un transnationalisme religieux qui consiste à secourir leur voisin afghan au nom de leur appartenance commune à l'Islam. Ainsi, bien qu'il ne soit ni un terroriste, ni un fervent défenseur du régime taliban, Jeo décide de se rendre en Afghanistan afin d'aider à soigner les victimes des frappes américaines, qu'il désigne comme ses frères et sœurs musulmans. Evidemment, à l'intérieur du Pakistan, la modération de Jeo ou de Mikal voisine avec des positions beaucoup plus radicales, lesquelles sont essentiellement illustrées par les dirigeants et les élèves de l'Esprit Ardent. Par leurs discours et leurs actions, ceux-ci se révèlent les promoteurs d'un Islam fondamentaliste—l'école à laquelle ils se rattachent fait l'apologie du djihad et envoie de nombreux étudiants combattre aux côtés des talibans. Ce fondamentalisme ne peut toutefois se comprendre et s'expliquer qu'au regard de la déception que les Pakistanais regroupés autour de l'Esprit Ardent éprouvent vis-à-vis de leur propre pays. Etant donné que leur nation se laisse complètement dominer par les Etats-Unis et, plus globalement, par les centres capitalistes, ils trouvent dans l'exacerbation de leur foi musulmane une façon de maximiser les traits qui les distinguent du Nord et qui les rendent irréductibles à celui-ci. La même dynamique éclaire d'ailleurs le soutien, voire la fascination, de ces personnages pour l'Afghanistan, qu'ils considèrent comme le seul pays à avoir instauré la loi d'Allah, entendue comme l'unique loi véritablement adaptée à l'essence des nations musulmanes. La loi d'Allah se voit alors instituée comme l'étendard transnational de la déconnexion, qui se manifeste ici par la volonté d'expulser les Américains et, plus largement, les Occidentaux hors des territoires pakistanais et afghan. Estimant que leur désir de déconnexion ne sera pas relayé par leur gouvernement, qu'ils jugent inféodé aux Etats-Unis, les terroristes pakistanais du roman d'Aslam tiennent la voie diplomatique pour inutile—sur ce point, l'offensive américaine sert leur argumentation puisqu'elle leur permet d'affirmer que les pays du Nord ne se contentent pas non

plus de la diplomatie pour assurer leur domination. A ce titre, ils optent pour la violence, qu'ils définissent comme la seule voie possible : selon eux, une telle violence se justifie pleinement dans la mesure où elle ne fait qu'invoquer des termes équivalents à ceux de l'agression militaire américaine. Les terroristes pakistanais en viennent dès lors à multiplier les attentats contre les églises chrétiennes qui sont installées dans leur pays et qui marquent, à leurs yeux, la propension du Nord à implanter ses symboles dans des nations relevant pourtant d'autres traditions. Certains cadres de l'Esprit Ardent vont même plus loin et choisissent de s'attaquer à l'école chrétienne dirigée par le Père Mede. Ils ont pour objectif de prendre ce religieux anglais en otage afin d'attirer l'attention de la presse internationale et de pousser les Etats-Unis comme leurs alliés à se retirer des territoires pakistanais et afghan. Autrement dit, les terroristes dirigent leur violence contre les emblèmes du Nord en vue de les effacer et, en un jeu métonymique, en vue de faire disparaître la présence même de ce pôle envahissant. Il faut voir là une formulation exemplaire de l'idéal de la déconnexion.

- 26** *Mutatis mutandis*, les mêmes paradigmes sont à l'œuvre dans *Le Cycliste*. Le narrateur, qui est un terroriste, agit lui aussi au nom d'un principe de déconnexion qui s'appuie sur une variante du transnationalisme. Ainsi, quoique musulmane, l'Académie—l'organisation à laquelle le protagoniste appartient—place d'abord sa lutte sur un terrain économique. Comme le personnage principal en a pleinement conscience et comme il l'indique explicitement dans son récit, Sadjji, un des théoriciens du groupe, a d'ailleurs repris et adapté les thèses du *Manifeste du parti communiste* au moment de formuler les positions idéologiques de l'Académie : l'intertexte marxiste assumé identifie alors le Liban et le tiers-monde au prolétariat, aux exploités du capitalisme mondial. En ce sens, l'attentat prévu par les terroristes fonctionne clairement comme une actualisation de la révolte des dominés contre l'entité qui les exploite, assimilée ici au Nord. De cette façon, le narrateur a pour mission de faire exploser une bombe dans un hôtel de Beyrouth. Sa cible constitue donc bien un symbole du flux des personnes et du transnationalisme différentiel qui l'accompagne. En effet, dans l'esprit du protagoniste, les touristes renvoient métonymiquement au Nord, qu'il désigne plusieurs fois comme l'ennemi : ils personnifient les puissances qui colonisent le Liban en raison de leur supériorité économique et militaire. A ce titre, il est significatif de constater que, lorsqu'il cherche à se représenter la scène censée résulter de l'explosion de sa bombe, le terroriste se plaît à imaginer qu'au milieu des décombres se trouvera la main d'un yuppie tenant une liasse de billets. Le fantasme est parfaitement lisible : en désirant tuer un homme qui évolue dans le monde de la finance et qui est muni de son principal attribut, l'argent, le narrateur signale doublement que sa bombe veut éliminer la domination économique qui pèse sur le Liban. Tout comme dans les romans de Houellebecq et d'Aslam, cette lutte contre l'exploitation étrangère passe également chez Berberian par un transnationalisme alternatif, qui se voit matérialisé tant à travers le protagoniste qu'à travers sa bombe. De cette manière, le narrateur joue totalement du flux global des personnes : originaire du Liban, il a été formé au terrorisme en Angleterre avant d'être

renvoyé dans son pays natal pour y combattre les centres capitalistes. De même, il définit textuellement sa bombe comme une entité transnationale, en utilisant précisément ce terme pour la qualifier. Il explique que celle-ci est un ensemble hybride dont les composantes proviennent de divers lieux, qui sont aussi bien occidentaux qu'orientaux. En outre, le protagoniste souligne avec force que cette bombe est destinée à être transnationale dans ses effets. Il rappelle à cet égard que l'homme n'a jamais inventé un engin explosif intelligent qui aurait la capacité de sélectionner ses victimes en fonction de leur race ou de leur religion. Quand la déflagration a lieu, elle emporte avec elle tous ceux qui se trouvent dans son périmètre d'action. Dès lors, une fois posée dans un hôtel, qui constitue par définition un lieu international, la bombe ne peut que donner libre cours à son pouvoir mortifère transnational. Pour le dire autrement, lorsqu'elle explose, la bombe abolit nécessairement les différences, les hiérarchies entre le centre et la périphérie ; elle en vient même à renverser provisoirement le rapport de force entre ces deux pôles, puisqu'elle place le Nord sous le pouvoir du Sud—les terroristes soumettent, d'une part, leurs victimes à la mort et, d'autre part, les survivants à la peur générée par leur attentat. En pulvérisant les corps et l'hôtel, la bombe devient même une métaphore de la déconnexion, dans la mesure où elle démembré littéralement une antenne du Nord et le flux qui passe par elle.

\* \* \*

Il faut noter que la déconnexion n'est jamais absolue—même dans *Plateforme*, certains touristes continuent à se rendre en Thaïlande après les attentats ; comme le relève laconiquement Michel, l'Occident continue à exporter le système capitaliste qu'il a créé. La déconnexion doit plutôt être vue comme un contrepoids à l'alignement qui, en retour, n'est lui-même jamais totalement accompli. Entre ces deux stratégies, il existe donc une tension permanente qui répète la polarité attachée au transnationalisme différentiel. Une telle tension formule un double enseignement : elle indique que, dans leurs actualisations respectives, la globalisation ne se confond pas avec une parfaite homogénéisation et le capitalisme mondial ne s'assimile pas à une fin de l'histoire.<sup>11</sup> Telles qu'elles sont thématiques dans les romans, les dérives ici évoquées soulignent au contraire que ces procès impliquent nécessairement une dialectique entre deux termes irréductibles qui, même sous la forme du Nord et du Sud, renvoient toujours en dernière instance à une pulsion locale et à une pulsion globale. Parce qu'ils portent sur des phénomènes aux conséquences désastreuses et tragiques, *Plateforme*, *Le Jardin de l'aveugle*, *Vers le sud* et *Le Cycliste* en viennent justement à exacerber cette dialectique, en rendant par là ses termes particulièrement visibles et en ouvrant, *de facto*, à une herméneutique de la globalisation dans ses composantes les plus fondamentales. A travers leur œuvre, Aslam, Berberian, Houellebecq et Laferrière témoignent ainsi d'une grande lucidité critique, puisqu'ils montrent que, dans un monde interdépendant et interconnecté, les problèmes locaux

doivent inévitablement être rapportés au globe, duquel ils sont désormais indissociables. Autrement dit, ces auteurs font lire que la question de la nation ne peut encore se poser que dans le cadre du transnationalisme—c'est l'argument même sur lequel ils construisent leurs différents récits. Par leur figuration et leur exposé fictionnels d'une telle leçon, ils s'instituent dès lors véritablement comme des romanciers du monde global contemporain.

## NOTES

1. Les idées exprimées dans ces paragraphes introductifs et, plus généralement, la problématique générale de cet article doivent beaucoup aux thèses de Samir Amin.
2. Pour un aperçu de la diversité qui caractérise les dérives de la globalisation, voir les travaux de Heine et Thakur.
- 28 3. Sur le renforcement de la nation par l'Etat, voir entre autres les thèses d'Anderson et de Gellner.
4. Parmi les rares approches du roman de Laferrière, voir entre autres Saint-Martin.
5. Outre une polémique, le roman de Houellebecq a également donné lieu à plusieurs études, notamment en lien avec la question du tourisme. Voir entre autres Delorme, Meizoz, Remy, Roth et Sweeney.
6. A l'exception de quelques remarques de Spivak, le roman de Berberian semble avoir fait l'objet de très peu d'études critiques.
7. A l'instar de Berberian, Aslam paraît avoir suscité assez peu de commentaires critiques pour ce roman.
8. Nous reprenons cette terminologie à Samir Amin.
9. Sur les franchises et leur rapport à la globalisation, voir Ritzer.
10. La déconnexion est également un concept que nous reprenons à Amin.
11. Il convient d'entendre ici un renvoi à Fukuyama.

## OUVRAGES CITÉS

- Amin, Samir. *Au-delà du capitalisme sénile. Pour un XXI<sup>e</sup> siècle non-américain*. PU de France, 2002.
- . *La Déconnexion. Pour sortir du système mondial*. La Découverte, 1986.
- . *Le Développement inégal. Essai sur les formations sociales du capitalisme périphérique*. Les Editions de Minuit, 1973.
- . *L'Empire du chaos. La nouvelle mondialisation capitaliste*. L'Harmattan, 1991.
- . *La Faillite du développement en Afrique et dans le Tiers-monde. Une analyse politique*. L'Harmattan, 1989.
- . *Le Virus libéral. La guerre permanente et l'américanisation du monde*. Le temps des cerises, 2003.

- Anderson, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Verso, 1983.
- Aslam, Nadeem. *The Blind Man's Garden*. Alfred A. Knopf, 2013.
- Berberian, Viken. *The Cyclist*. Simon and Schuster, 2002.
- Delorme, Julie. « Du guide touristique au roman : Plateforme de Michel Houellebecq ». *Michel Houellebecq sous la loupe*, édité par Murielle Lucie Clément et Sabine Van Wesemael, Rodopi, 2007, pp. 287-300.
- Fukuyama, Francis. *The End of History and the Last Man*. Free P, 1992.
- Gellner, Ernest. *Nations and Nationalism*. Cornell UP, 1983.
- Heine, Jorge, et Ramesh Thakur, éditeurs. *The Dark Side of Globalization*. United Nations UP, 2011.
- Houellebecq, Michel. *Plateforme*. Flammarion, 2001.
- Laferrière, Dany. *Vers le sud*. Boréal, 2006.
- Meizoz, Jérôme. « Le Roman et l'inacceptable : polémiques autour de Plateforme de Michel Houellebecq ». *Etudes de Lettres*, vol. 4, 2003, pp. 125-48.
- Remy, Maud Granger. « Le Tourisme est un posthumanisme : Autour de Plateforme ». *Michel Houellebecq sous la loupe*, édité par Murielle Lucie Clément et Sabine Van Wesemael, Rodopi, 2007, pp. 277-86.
- Ritzer, George. *The Globalization of Nothing*. Pine Forge P, 2004.
- . *The McDonaldization of Society*. 8e édition, Sage, 2015.
- Roth, Zoë. « The Death of Desire: Bataille, Transgression, and the Erotic Extreme in Michel Houellebecq's Plateforme ». *Autour de l'extrême littéraire*, édité par Alastair Hemmens et Russell Williams, Cambridge Scholars Publ, 2012, pp. 112-23.
- Saint-Martin, Lori. « "Un hurlement de bête blessée" : désir, pouvoir masculin et parole féminine dans Vers le sud de Dany Laferrière ». *Québec Studies*, vol. 51, 2011, pp. 139-55.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. « Terror: A Speech after 9/11 ». *Boundary 2*, vol. 31, no. 2, 2004, pp. 81-111.
- . « Rethinking Comparativism ». *New Literary History*, vol. 40, no. 3, 2009, pp. 609-26.
- Sweeney, Carole. « Natural Women? Anti-Feminism and Michel Houellebecq's Plateforme ». *Modern & Contemporary France*, vol. 20, no. 3, 2012, pp. 323-36.